

Les jeunes et le cinéma canadien

Jean-Pierre Lefebvre

Numéro 29, avril 1962

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/52005ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lefebvre, J.-P. (1962). Les jeunes et le cinéma canadien. *Séquences*, (29), 26–27.

LES JEUNES ET LE CINÉMA CANADIEN

par JEAN-PIERRE LEFEBVRE

Les modes nous imposent tant de rengaines qu'elles finissent par triompher... pour mourir au lendemain de leurs premiers éclats. Il y a quelques années, la mode était à la poésie : chaque adolescent voulait à tout prix publier son petit recueil. Aujourd'hui — progrès ? renouvellement ? — tous se découvrent une vocation de cinéaste indépendamment de ce qu'ils sont et pourraient être. Caméra-stylo ? non : simple passage du stylo à la caméra, de la gloire poétique à la gloire cinématographique. Nous courons d'une exaltation à une autre, laissant pour la postérité, du moins tel est notre vœu, des embryons eux-mêmes inachevés. Aujourd'hui je suis un inconnu, un pauvre bougre : demain je ferai un film, MON film qui sera primé à Cannes et me couvrira de gloire et de contrats. Si l'ambition est chose légitime et nécessaire dans le domaine artistique encore plus que dans tout autre domaine, elle impose toutefois une sévère discipline à l'artiste en frais de créer et de transformer quelque chose du monde. Il est vrai que le génie de la jeunesse existe ; Blaise Cendrars y croyait avec une telle force qu'il avait fixé la date de son suicide à son trentième anniversaire de naissance (mais on sait qu'il est mort à l'âge de 74 ans). D'un autre côté, c'est Radiguet qui disait que « l'âge n'est rien » et que ce qu'il y a d'extraordinaire ce n'est pas d'écrire à vingt ans mais de faire oublier qu'on a vingt ans.

Qui d'entre nous, en effet, n'a pas désiré un jour ou l'autre répéter le geste d'un Radiguet en littérature ou d'un Truffaut au cinéma ? Parlons en de Truffaut : si *Les Mistons* est son premier film véritable, il admet cependant avoir fait beaucoup de cinéma amateur qui représente pour lui la seule façon valable d'apprendre à faire du cinéma. Et pour prendre un exemple plus près de nous, je citerai René Bail qui m'a jadis fait le grand plaisir de me montrer quatre ou cinq de ses essais en 8mm et d'en

avouer lui-même les défauts. Il ne suffit pas d'être « mordu » pour faire du cinéma et ce n'est pas l'argent non plus qui règle tous les problèmes du cinéaste. C'est bien et beau de faire du cinéma amateur mais toute personne qui n'a pas un sens assez aigu de l'auto-critique et qui reste béate de satisfaction devant ses premières oeuvres ne saurait donner à son travail — je dis bien travail — la perfection et la maturité nécessaire. Malheureusement nous constatons que pour beaucoup l'amour du cinéma n'est qu'un feu de paille, et bon nombre de ceux qui semblaient les plus entêtés, et prêts à donner leur vie afin de s'exprimer par le moyen du cinéma abandonnent lâchement la partie et se soumettent à la volonté des faits qu'ils disent plus forts que la leur. Trop de gens, trop de jeunes principalement se jettent eux-mêmes de la poudre à la figure et ne trouvent ensuite que le moyen de se décorer de la palme des martyrs avec cette inscription : « Mort pour une cause désespérée dans un pays qui ne comprend rien aux choses de l'art et encore moins au cinéma ». Il est aussi dangereux de se glorifier de ses premiers succès que de se décourager dès les premiers échecs. Je connais de nombreux Canadiens-français qui avaient l'intelligence et la personnalité nécessaires pour faire quelque chose de valable dans le domaine du cinéma, ici même, au Canada ; mais ils se sont laissés engloutir par une situation en un sens abjecte, admettons-le, mais qui ne changera pas tant que nous n'accepterons pas d'y laisser notre peau. Avant de fonder une industrie canadienne de cinéma, il faudrait penser à former des hommes qui puissent la soutenir et l'alimenter véritablement. Dans un même ordre d'idées, Pierre Patry, lors d'une conférence donnée à l'occasion d'une journée d'étude pour les ciné-clubs masculins, accusait avec verve beaucoup de nos artisans de ne pas défendre jusqu'au bout leurs intérêts, de se satisfaire trop facilement de leur sort. Il insistait par ailleurs sur le

Les Désœuvrés
de René Bail



fait que nous n'avons au Canada aucun scénariste proprement dit : cette tare est sans rémission, ce n'est pas le « candid-eye » qui sauvera le cinéma, même s'il sauve la face de beaucoup de gens pour qui il est aussi bien un prétexte à la facilité que l'occasion d'expériences véritables au niveau du langage cinématographiques. Tant que nous n'aurons pas de scénaristes de métier, toute tentative de long-métrage sera sinon inutile du moins inefficace.

J'ai un peu plus haut mentionné le nom de René Bail. Il n'est pas dans mon intention de reprendre sa biographie ni de parler en détail de ses deux films, *Les Désœuvrés* et *Printemps* ; je vous renvoie tout simplement aux numéros 7 et 9-10 de la revue de Cinéma Objectif. Consacrant quelques pages d'un de ses suppléments de fin de semaine au Jeune Cinéma Canadien, le Nouveau Journal qualifiait Bail de chef de file ; René est sans doute un chef de file mais il n'y a pas encore de file, de vague nouvelle sinon une traînée nébuleuse trop sensible aux marées de la mode. René est un cas unique, il est à lui-même son propre chef pour ce qu'il s'agit des projets qu'il a en tête et leur réalisation. C'est le Jean-Pierre Melville du cinéma canadien et nous aurions besoin d'au moins une cinquantaine de types dans son genre. Un de ses atouts majeurs est de posséder à fond la technique du cinéma, de savoir manger, digérer et assimiler la pellicule. Il est évident qu'un bon technicien n'est pas nécessairement un créateur véritable et à l'appui de ceci nous pourrions évoquer le cas de plusieurs réa-

lisateurs de l'ONF. Je n'en veux pas particulièrement à l'ONF, bien que je trouve anormal qu'il soit le seul organisme cinématographique jouissant de subventions intéressantes que toutefois il gaspille en bonne partie à des vieilleries et à des nullités exemplaires. Si l'embourgeoisement des cinéastes atteint chez nous à une sorte de paroxysme, il faut dire cependant qu'il existe dans tous les autres pays, même s'il est plus dilué dans l'ensemble des oeuvres plus libres et plus nombreuses. L'embourgeoisement de l'ONF est avant tout la rançon d'un manque de *concurrence sérieuse* de la part des compagnies privées et quelques producteurs indépendants. Cette concurrence, des gars comme René Bail lui ont déjà donné un sens, qui luttent avec patience pour leurs idées et n'acceptent pas de compromis faciles.

Le temps de la colonisation et du défrichage est certainement héroïque mais le stade suivant est de beaucoup plus important. Je crois bien que notre pays a fini de *survivre* et que son problème majeur ne consiste plus dans la lutte contre les éléments et les méchants Anglais. Le temps de vivre est venu, celui de nous former une conscience et une culture enracinée : le temps de combattre pour nos idées, pour nos goûts, pour les arts et plus particulièrement le cinéma. Mais cela ne se fera pas sans certains déboires et découragements par ailleurs nécessaires. Chacun peut croire qu'il a du génie mais il doit y croire assez fermement pour se rendre au bout du chemin qui est le sien.